

CAR TOUTE CHAIR EST COMME L'HERBE

Tous droits réservés par Guy Dettmar

I

IL ETAIT UN ROI DE THULÉ

- Vite ! Réveille-toi, Balder ! Uta est au bout du fil ...

Claire lui a tendu l'écouteur. A cet instant il a senti qu'il prenait feu : une aube crève l'horizon, des doigts irradiés le saisissent. Quatre années viennent de s'abolir ...

« Je n'avais plus la force de décider... C'est Claire qui a composé le numéro, c'est elle ... , pourquoi ? ...

Le taxi longe la côte, emporte Balder.

Des têtes échevelées surgissent ici et là, derrière la digue, puis se fracassent dans la nuit. Bonds par-dessus le remblai. C'est la tempête d'équinoxe, claire et froide. Tempête sans nuages, étoilée de rires. *« C'est l'heure du grand nettoyage! Et là-bas, notre crique crie ! Une vive t'avait piquée et j'ai sucé ton talon. Claire, la mer charrie ses détritiques et du tronc démasclé, spongieux, à force d'être rejeté, ne subsistera après la tempête qu'un tumulus de sable où des enfants, l'été, creuseront leur caverne. Lorsque leur pelle rencontrera l'arbre rongé - s'ils sont un peu curieux - ils se demanderont quel fut son destin. »*

Le taxi repart. Balder avance dans la nuit. Au-delà des arcades de la gare, la fourrure noire se troue de néons bleus et roses. Une nuit ogresse. Balder est déjà dans son ventre. Des sucres acides entrent en effervescence sur sa peau.

Sur le quai un panneau : GREVE. Coup au cœur. Si le voyage venait à lui échapper ! Balder se sent démuné comme l'enfant perdu sur le champ de foire. Rebrousser chemin? Une douleur l'assaille : il songe à Claire. *« La surprendre un Bernard... l'ermite dans sa peau... Non ! »*

Balder interpelle le poinçonneur: la grève, c'est pour demain, 23 mars. Le train

d'aujourd'hui n'aura qu'une heure de retard. Balder se souvient qu'Uta a perçu comme un heureux présage que son départ coïncide avec l'arrivée du printemps. « *Uta, ta voix soudain si proche ... je me réveillais, arbre, enraciné dans l'épaisse brume, une brume dans laquelle on s'égare, d'où l'on ne revient plus.* »

Un vent tiède s'engouffre dans le couloir des rails : c'est toujours la tempête. Des papiers roulent au ras du sol. Balder relève le col de son manteau et va s'abriter derrière le kiosque à journaux. A travers la vitrine, un fouillis bariolé de revues et d'illustrés : De Gaulle encadré de James Bond et de Spirou. Un titre aux lettres noires accroche son regard: DIE ZEIT. Il vient de reconnaître l'hebdomadaire de son séjour à Lübeck. Claire aussi le lisait. Balder reste là, les yeux rivés aux quatre lettres : ZEIT. TEMPS. De la Méditerranée à la Baltique, tout n'est que nuit.

« *Tous les trains se ressemblent* » pense Balder en se dirigeant vers les wagons. Il s'allonge sur la couchette et se roule dans une couverture. Le bassin méditerranéen s'éloigne de lui comme une carte postale chargée de bleu, de palmiers, de pins parasols et d'agaves. Au-dessous de lui, une voûte familière avec un nombril en veilleuse, et le heurt régulier des pas de la femme qui le porte, le transporte comme la femelle sauvage qui cherche un gîte pour mettre bas. « *Et si un aiguillage était mal réglé ... une moitié du train allant à gauche ; l'autre à droite, s'ouvrant comme l'Y, l'Y de Sylt ? ... L'île frissonne... Thulé, fragile comme un rêve...* »

C'est dans l'herbe des dunes, à deux pas de l'écume, une voix embrumée lui parle comme à un nouveau-né :

- Ecoute ! ...

Balder entend le grondement, le tonnerre. Le visage de Claire est écarlate, la fourrure de sa toque, lisse et luisante comme une loutre.

- Cette nuit, j'ai tremblé de peur, je voyais tout s'anéantir... La sirène a donné l'alerte ...

Balder est devant la mer, la toute furieuse, la toute victorieuse, qui se cabre sous les vents. Les vagues frôlent les nuages. Les brise-lames le rassurent : de longues pattes articulées, crénelées, plongent dans la crinière blanche, des pattes d'insecte accrochées à l'abdomen de l'île. Balder veut tout embrasser du regard, vagues et rafales se jettent sur lui. Une horde sauvage assaille le coléoptère géant échoué là, affalé, et qui fait le mort tandis que sur sa carapace résonne le galop des sabots, et que les herbes se couchent, et que les tourbillons de sable se soulèvent. Des hennissements. Des cris stridents. Les coursiers barbares débouchent de l'horizon noir, déferlent, emportent sur leur croupe des ciels bas, des cavaliers morts, des héros qui agonisent.

Plus de sable, un épais ourlet blanc borde l'île. Plus de plage, de l'écume. Claire et Balder s'approchent, s'arrêtent devant le cratère encore bouillonnant de lave blanche. Le vent souffle dans la masse laiteuse, il souffle si fort que l'écume explose: autour de Balder et de Claire tournoient cent mille globes transparents. Balder navigue avec eux. Il contemple ces petits mondes qui flottent, qui durent tant qu'ils errent. Dès qu'ils effleurent la terre, ils

s'évanouissent. Ils sont si purs qu'ils se confondent avec le ciel. Le soleil, dans chacun d'eux, devient arc-en-ciel. Balder se baisse, trempe sa main dans la coulée d'écume. Claire en fait autant. En riant, ils s'aspergent, se poursuivent. Balder roule dans le tissu de bulles. Quand il en émerge, ses oreilles pétillent, un collier orne son cou, et Claire, voyant ses épaulettes s'écrie :

- Balder ! la mer t'a sacré roi d'écume ! ...

Mais le vent surnois déjà arrache la couronne, perle après perle le pouvoir d'écume s'envole, repris par la mer. Claire de ses lèvres cueille les dernières bulles accrochées aux cils de Balder.

- Le Nord, c'est beau ... Le Nord unit ... Je crois rêver, tu es bien là ... Il y a huit jours j'ignorais ton existence ... Je viens à Lübeck pour enseigner le français ... , toi à Sylt ... Et un dimanche matin ...

Entre les deux tours jumelles de la cathédrale s'était glissé le soleil revenu, il les liait de ses amarres de lumière. Leurs mains s'étaient frôlées, serrées. Puis au moment de se quitter, Claire avait défait une boucle d'oreille et la lui avait donnée. Balder avait traversé la ville en somnambule, tenant le bijou enfermé dans sa paume. C'était de l'ambre « *Ce que tu m'as donné, c'est le sang des arbres géants qui peuplaient la terre à l'époque où les hommes n'étaient encore que des arbres ! Ce sang que tu partages avec moi, nous vient du fond des âges. Goutte de sève millénaire, résine des troncs engloutis, pétrifiés dans l'abîme ! C'est comme si je tenais entre mes doigts le commencement du monde. Je te sens frémir, parcelle de vie cristallisée, tu magnétises mes rêves !* »

L'île s'allonge vêtue d'une tunique tissée d'algues vertes. Balder regarde Claire. L'île, son corps de dunes et d'herbes frissonnantes s'étire comme une grande vague huppée de désirs. Balder veut prendre Claire dans ses bras. Des hanches de sable fin ruissellent entre ses doigts.

- Oui, je donne des leçons particulières à Silke et à Wipke. Je crois qu'elles seront contentes de t'héberger chaque semaine ... Leur père est mort ..., l'hiver est long ..., tu les divertiras, dit Claire tandis qu'ils se dirigent vers la maison de Freifrau von Windstein, située près de Keitum.

- J'aurais tellement préféré rester avec toi, dit Balder un peu déçu.

- La famille qui me loge est formelle, plus de visites après dix heures du soir, répond Claire en l'embrassant.

Un toit de chaume enveloppe la maison des Windstein et laisse à peine

apparaître les murs. Derrière un enduit clair, on devine les briques rongées par les intempéries.

- Ici, c'est l'homme qui offre les fleurs, dit Claire en tendant le bouquet de roses à Balder, tu ôteras le papier au moment de les remettre.

Claire saisit le marteau et frappe quelques coups contre la porte en bois recouverte d'une laque vert-sombre. La poignée en laiton s'abaisse et une dame d'une quarantaine d'années, en tailleur anthracite, les accueille avec un sourire.

- Mes filles ne sont pas encore là, elles ne vont pas tarder ... Je vous remercie ! ... Ces roses viennent certainement du Midi de la France, dit-elle en prenant le bouquet.

Dans la maison règne une odeur qui les surprend. Balder pense d'abord à celle d'une église, puis découvrant partout des chandeliers, il comprend que ça sent la fumée de bougies. Dans la chambre où il va déposer ses affaires, il ne voit pas de lampe, seulement un bougeoir sur une table de nuit. La clarté du jour baisse vite. En redescendant l'escalier grinçant, il saisit la rampe et se laisse guider jusqu'à la lumière vacillante qui lui vient de la salle à manger. Au cours du dîner, Freifrau von Windstein est assise à une extrémité de la table, Claire et Balder face aux deux sœurs jumelles. Wipke est blonde, silencieuse, presque grave. Derrière les flammes qui tremblent, Balder voit de temps en temps ses yeux luire et le regarder. Silke plus vive, plus gaie de nature, se tait soudain pour laisser parler sa mère :

- L'électricité a détruit notre rythme de vie, mon mari et moi, nous sommes restés fidèles au soleil, tout ce qui s'interpose entre lui et nous, ce qui tente de se substituer à lui, je le refuse ... La vie est un arbre, les hommes sont ses feuilles. Mais cet arbre est malade. Les hommes ont perdu la mémoire de leur origine ...

Wipke s'assied au piano. Silke prend le violon. Sa joue s'écrase dans le reflet acajou. Les notes chargent l'atmosphère d'une émotion vive. Lorsque le silence revient, Claire entend en elle un air. C'est une vieille ballade : le Roi de Thulé. « *Thulé !...Thulé !...* » machinalement elle répète ce nom. Elle revoit son grand-père chanter, debout au milieu de la pièce. Claire se souvient aussi qu'il n'avait jamais su vraiment lui dire qui était ce roi de Thulé.

- Marguerite chante cet air dans Faust ! ... C'est allemand ! concluait-il.

Pour Claire, L'Allemagne était devenue le royaume de l'étrange roi, et depuis la mort de son grand-père, c'est elle qui chantait l'air à la fin des repas de fête, et toute la famille reconnaissait qu'elle avait hérité de son talent.

Le désir est trop fort, elle se met au piano, cherche les premiers accords de la mélodie. Sa voix s'élève, haute et tendue dans la lenteur du pianissimo :

Il était un roi de Thulé
Qui, jusqu'à la tombe fidèle,
Eut en souvenir de sa belle
Une coupe d'or ciselé.
Nul trésor n'avait tant de charmes.

Dans les grands jours il s'en servait.
Et chaque fois qu'il y buvait
Ses yeux se remplissaient de larmes

Quand il sentit venir la mort,
Etendu sur sa froide couche,
Pour la porter à sa bouche
Sa main fit un suprême effort.
Et puis en l'honneur de sa dame,
Il but une dernière fois.
La coupe trembla dans ses doigts,
Et doucement il rendit l'âme.

Une soudaine tristesse envahit Balder : « *Il était un roi ... : ne peut-il renaître ce monde ? Faut-il que tout soit passé ?* » Balder revoit la terre de son enfance, ce pays qu'il a traversé trop vite et qu'il ne reverra pas, ce pays qui garde sa main enfouie comme le royaume de Thulé, pays perdu au cœur d'une immense forêt, pays du chêne ivre de gui et d'écureuils, pays qui lui fait mal, qu'il essaie d'oublier, pays à rechercher, s'il le faut, jusqu'au dernier souffle, pays que chante Claire. A chaque strophe, le même air, de plus en plus lancinant.

- La magie de ce nom ..., dit-elle, pensive, lointaine. Il me semble que je viens de faire un long voyage où j'ai découvert le mystère de notre amour ...

Dans la petite pièce mansardée Balder se réveille plusieurs fois au cours de la nuit : il fait froid et il aimerait bien savoir l'heure. Son nez est glacé. Il enfouit la tête sous la couette en se promettant d'apporter la prochaine fois une lampe de poche. C'est le soleil inondant sa chambre qui le réveille : il va jeter un coup d'œil par la fenêtre, et n'en revient pas. C'est comme à Pfastatt, en hiver, quand il dormait dans la chambre sans feu. Des cristaux blancs ont recouvert la vitre. Ils scintillent comme des étoiles, il voit des feuilles de houx avec de longs dards, des dentelles sauvages. Il s'en approche et comme jadis s'amuse à faire fondre les cristaux avec son haleine fumante, puis il pose ses lèvres chaudes. Quand il relève la tête, elles sont imprimées dans la glace. Le coin de la fenêtre touché par le soleil se met à ruisseler : c'est le commencement du monde, chaque gouttelette creuse son lit sinueux dans la masse figée. L'étreinte du soleil rétrécit les glaces, les métamorphose en rivières, en mers. Sous la croûte blanche, ravinée, surgit l'argile. Pour aider le soleil, pour que la terre naisse plus vite, Balder gratte le verre avec ses ongles qui se remplissent de brisures. Des formes se dessinent, des arbres nus autour d'une mare gelée. « *L'hiver, c'est donc chaque fois le monde à son origine ...* » se dit Balder en songeant aux paroles de Freifrau von Windstein.

« Ces longues nuits nordiques ! écrit Claire, le soleil s'attarde derrière l'horizon, le bruit de la mer martèle l'île et les cerveaux. Les gens que je côtoie portent le masque de la mélancolie et quelquefois j'en ressens le poids. Mais je reste fidèle à la mer, sans te voir, c'est là que je me sens proche de toi, c'est mon bol d'air et d'amour ! Les gens de l'île se réunissent pour faire la fête et plus les nuits sont longues et plus la fête dure : la première fois que j'ai été invitée à l'anniversaire d'un collègue, je n'en croyais pas mes yeux, ces professeurs si dignes à l'école s'enivraient jusqu'à la nausée. Avant hier, moi-même, je ne tenais plus très bien sur mes jambes. Et maintenant ne sois pas trop étonné si je te dis : viens pour le carnaval. Réponds-moi vite ! ...La mer m'a déçu aujourd'hui, c'est comme si je ne t'y retrouvais plus. La mer refuse la neige, elle boude tout ce blanc, elle paraît terne, morne, sans vigueur. Mais la plage est devenue étendue de rêves et les dunes se sont faites montagnes. Les enfants de l'île cherchent des ébauches de pentes pour s'envoler. Il neige ! Et la mer ne retient aucune parcelle de blancheur ».

« *Le carnaval... non !* » se dit Balder qui ne se sent pas prêt à cette folie. « *Au contraire, si je pouvais décider Claire à venir à Lübeck !* ». Installé dans la salle des professeurs, entre deux gorgées de lait, il s'apprête à lui répondre, lorsqu'on l'appelle au téléphone. C'est elle :

- J'ai oublié de te dire dans ma lettre de prévoir un déguisement.

Balder ne réalise pas tout de suite que Claire est au bout du fil : il entend sa voix lointaine mais douce, chaude, décidée.

- Et si tu venais à Lübeck ?

- Mon costume est presque terminé, j'ai envie de m'amuser !

- Je ne sais pas danser ! dit Balder d'une voix attristée.

- Tout est permis pendant trois jours, viens, décide-toi vite ...

Quand la voix se tait, Balder est encore plus embarrassé. Ce n'est que le soir qu'il va à la poste et rédige le télégramme : « Sylt, par faiblesse pour toi ».

« *Quelle épreuve !* » se dit-il, noyé dans la foule colorée qui veut l'entraîner vers le hall des festivités. Mais Balder marche à contre-courant. Les lumières de

la ville étincellent sur sa combinaison blanche. L'idée lui est venue de se déguiser en Homo Nordicus. Cette dénomination lui plaît. « *Une vraie trouvaille* », se répétait-il en vidant des bombes givrantes sur sa toque en fourrure et sur sa salopette de peintre en bâtiment. Au front du masque qui cache le haut du visage, brille l'étoile polaire.

Balder interroge chaque grimace, chaque fou qui passe. « *Je ne la retrouverai jamais* » se dit-il avec le sentiment que cette réalité factice lui échappe. Il en veut maintenant à Claire d'avoir trop bien préparé cette mascarade, d'avoir poussé trop loin le jeu.

- Chacun ignore le déguisement de l'autre, avait-elle décidé, et on va se chercher ...

- Donne-moi un indice, un point de repère, demandait Balder.

Mais elle quitta la maison des Windstein, en se contentant de rire.

Bousculé, nargué de toute part, Balder n'est plus qu'un corps étranger dans la masse brailleuse. Au passage on lui arrache le givre, on l'aveugle de confettis. Sous ses pieds un pétard explose. Le fracas le traverse, l'assourdit, le pétrifie. Une grenade. D'énormes têtes s'approchent de lui, rient de sa frayeur, des têtes [d'ogres](#) aussi grosses que des ventres, obèses, écarlates, des dents affûtées comme des couteaux. Des rires dentelés comme des [scies](#) et qui crissent dans sa mémoire. Quelqu'un lui saisit la main :

- Ne vous inquiétez pas !

Il reconnaît avec soulagement la voix de Freifrau von Windstein. Elle porte un chapeau de feutre noir et une canne au pommeau d'ivoire :

- J'ai mis le frac de mon mari... ! Je vous ai tout de suite reconnu ...

Bras-dessus, bras-dessous, ils s'éloignent du brouhaha et retrouvent le bruit de la mer. Ils s'approchent de la plage, suivent les courbes des vagues qui s'étalent paisiblement. Dans la nuit qui tombe, elles luisent comme des langues amoureuses, embrassent la terre sans fracas, avec une sorte de ferveur toujours renouvelée : « *ma place est ici*, se dit Balder, *là où l'écume en mourant dévoile l'ambre* ». Plus de lumières, pas de lune mais un ciel noir, profond, troublant. Par instant, Balder jette un regard furtif vers cette femme déguisée en son mari défunt : sa silhouette est fière, on dirait qu'elle se laisse guider les yeux clos. On n'entend que l'île et la mer, corps amoureux qui retiennent le plaisir. Tout à coup Freifrau von Windstein sursaute :

- J'ai cru vous voir flotter à côté de moi, dans un halo bleu. C'est sans doute la neige de votre déguisement?

Balder éclate de rire :

- Je ne suis pas un fantôme !

- Sait-on jamais ! Il y a quelquefois des désirs si intenses ... Mais au lieu de poursuivre sa phrase, elle se tourne vers lui et ajoute : ... Avant de vous volatiliser, accordez-moi une danse, venez, retournons à la fête !

Parmi les couleurs les plus vives, les cris des corps qui s'exhibent, leur couple un peu trop raide, presque trop digne, déambule comme sorti d'un film muet,

égaré là, en noir et blanc. Ils font le tour de la piste. Balder veut retrouver Claire. C'est Claire qui est subitement attirée par la manche vide plaquée sur la hanche. Instant de stupeur. Déchirure. Pour la première fois, elle ne voit pas les yeux d'abord, mais l'amputation, l'insoutenable manque. Son partenaire l'entraîne, elle s'éloigne de Balder : « *Je l'aime, mais pourquoi ai-je choisi un ...* ». Elle hésite comme si le mot qu'elle allait prononcer l'amputait elle-même. Mais le mot doit franchir ses lèvres, il faut qu'elle l'articule avec sa langue, sa bouche ... « *un manchot... ?* ». Arrivée à la hauteur de Balder, elle s'écrie en français pour le surprendre

- Quel est donc ce couple de faux homos ?

- Claire, tu es extraordinaire !

Le visage de la jeune fille est recouvert d'un masque d'or, sa tête est couronnée de rayons solaires, sa longue robe rappelle les couleurs de l'aurore, sur sa poitrine brille l'étoile du berger :

- C'est Vénus ! Et toi., tu arrives du Pôle Nord , c'est pour cela que tu as mis si longtemps à venir ?

Assise devant le verre de champagne que Balder vient d'offrir pour fêter les retrouvailles, Freifrau von Windstein suit du regard le couple surprenant de neige et de soleil :

- A l'amour, à l'amour rien n'est impossible ! Il réunit l'eau et le feu dans un même

élan ...

Le deuxième jour Balder voit le grand soleil s'approcher de lui. Il sourit secrètement, Claire ne lui a pas joué de nouveau tour ! Le manteau de fourrure laisse entrevoir la robe d'aurore qui effleure le sol. Le masque d'or fait une large révérence. Des flammèches cuivrées tremblent sur la tête. Balder demande pourquoi Silke et Wipke ne sont pas là. En guise de réponse, un index ganté devant la bouche.

- C'est ta trouvaille d'aujourd'hui, ne pas prononcer une seule parole, dit Balder dépité en saisissant la main tendue. Très gracieusement, le soleil fait un signe de la tête pour dire oui.

- Je découvre ta face cachée, ton côté capricieux ! Tu adores me faire marcher, c'est carnaval, je sais, mais enfin ... Balder monologue. De temps en temps, il entend un rire étouffé. Pas un mot, aucune initiative, un vrai automate

auquel je dois m'accorder. Allons, descendons dans l'arène !

Balder tend le bras au Soleil pour l'emmener dans le hall, les sons de l'orchestre l'assourdissent. Ils pénètrent dans l'épaisse brume où des grappes humaines vont et viennent à travers de vastes filets de pêcheurs où pendent encore des étoiles de mer et des algues. Balder hésite :

- Tu veux danser ?

Un mouvement de tête acquiesce.

- Tu ne sais donc mimer qu'un oui ! dit Balder agacé.

La fumée est si dense qu'on ne se voit presque plus : le soleil est voilé par des nuages. Des bras happent le couple. C'est l'heure des danses collectives. Chacun saute, s'accroupit, change de partenaire. Le soleil échappe à Balder qui reçoit une nixe ruisselante de sueur dans ses bras. Le soleil décrit sa ronde, va des gémeaux au bélier, du matador au taureau. Comme la terre abandonnée dans sa course, Balder tourbillonne dans la nuit rutilante d'étoiles. D'occident, il passe en orient, s'emmêle dans les voiles d'une danseuse du ventre qui fait bondir ses seins à la place des hanches, puis doit soulever au rythme d'un air de fanfare une geisha raide comme une bougie. Le soleil tremble de tous ses rayons tant le dauphin l'entraîne dans des bons capricieux. Enfin il accomplit sa révolution dans les bras-verseau de Balder.

Sur le chemin du retour, Balder amoureux se penche vers sa compagne :

- Tu m'as donné le plus beau rôle aujourd'hui. Ne suis-je pas le maître du soleil ? Il ralentit leur marche et dans la nuit glaciale, il serre le soleil contre lui. Je t'aime ! je t'aime ! Tout est permis ce soir. Je voudrais assister à ton coucher.

Une main se referme autour de la sienne et l'entraîne. Balder tremble intérieurement comme la flamme de la bougie. La maison est sombre. Tous deux traversent le couloir sur la pointe des pieds. L'escalier grince. Balder s'empresse de refermer sur eux la porte de sa chambre. Quelle belle capture !

Le soleil en ôtant son manteau d'un mouvement large et rapide éteint la chandelle posée sur la table de nuit. A tâtons, Balder s'approche de l'astre qui frémit sous ses doigts et lui échappe. Il entend un froufrou de robe se déplacer dans la pièce. Il éclate de rire :

- Je ne crains pas les fantômes ! Je te devine là !

Balder heurte une chaise. Il change alors de tactique : il se tait, avance à quatre pattes vers l'endroit où il situe la bougie, prépare secrètement l'allumette et après un long silence, il rallume la mèche. Derrière la flamme, assise sur le rebord du lit - il n'en croit pas ses yeux - Silke le regarde et explose de rire :

- Tout est permis, n'est-ce pas ? dit-elle de sa voix retrouvée.

- Quelle est cette farce ? grogne Balder en retenant sa colère. C'est grotesque ! Tu mériterais que ...

- Tout ce que tu veux ... Tout est permis ! interrompt Silke qui se lève et s'accroche au cou de Balder

- J'ai été trompé toute la soirée !

- Mais c'est carnaval ! rien n'est comme d'habitude, chacun change de

personnage ... et tu sais où est Claire en ce moment ?

A l'idée qu'elle pourrait être dans les bras de l'un de ces ivrognes, il étouffe d'angoisse et retient ses larmes :

- J'ai été trompé deux fois !

Assis sur une chaise Balder réfléchit longuement. Silke le regarde grommeler des mots, et plusieurs fois, elle essaie de lui expliquer le sens du carnaval :

- Toute l'année nous vivons sur mesure, tout est exemplaire... Et vient ce jour où chacun change de visage, de partenaire, chacun vit à l'heure de ses désirs les plus cachés. Hier, tu étais avec ma mère, puis avec Claire, aujourd'hui avec moi.

Balder plongé dans ses pensées réagit soudain :

- Ce n'est pas possible, je connais Claire... Non, ce n'est pas possible pour elle, comme pour moi, « tout est permis » ça signifie que nous pouvons donner libre cours à notre amour... J'ai douté sous le coup de la surprise ... Non, non, la fidélité ...

- Arrêtons là ! interrompt Silke, le jeu est terminé. Je devais t'amener à prononcer ce mot en souvenir de la Ballade de Thulé. C'est fait. Claire est là, nous allons l'appeler.

Le troisième jour le carnaval se poursuit en petits comités. Claire et Balder quittent les amis de Silke. Il neige. Les flocons ternissent un peu le soleil, ravivent le costume de Balder. En traversant le jardin des Windstein, Claire montre à Balder une petite colonie de perce-neige, fiers et vibrants et elle se demande quelle force les pousse à crever la croûte blanche: « *si pressés, de s'offrir à la lumière, qu'ils en oublient leur fard !* »

En entrant dans la maison Claire hésite un instant et au moment d'attraper la rampe, ils se trouvent face à Freifrau von Windstein. Claire se sent plus embarrassée qu'un voleur. Balder bredouille quelques mots. C'est Freifrau von Windstein qui détend l'atmosphère :

- Silke m'a tout raconté, je crois que jamais elle ne s'était aussi bien amusée qu'hier ! J'espère que vous n'aurez pas trop froid dans la chambre ! Mais en compagnie du Soleil, on ne craint pas le froid !

Elle s'en va en souriant.

Claire et Balder quittent leurs masques. Serrés l'un contre l'autre ils regardent longtemps la neige tomber sur l'étang, blanche trouée au milieu des arbres éteints qu'une nuit molle et floconneuse envahit peu à peu. Leurs yeux

s'accrochent à cette terre qui flotte, vire au bleu. Peu à peu il n'y a plus de terre au-dessous d'eux, plus de ciel au-dessus, ni mer, ni sable, ni vagues, plus d'herbe, plus d'arbres: au-dehors s'étend l'abîme, le pays de glaces et de ténèbres, sans fond, sans horizon, le chaos vierge où dort la vie figée.

Leurs haleines se condensent sur la vitre et gèlent. Elles se mêlent et décripsent les lèvres. La nuit efface les parois de la chambre. Balder en tenue de neige trône au cœur d'un palais de glaces. Les paillettes de givre qui ont résisté à trois jours de fête étincellent dans la pénombre sur ses épaules et sur ses bras. La voix de Claire que le silence amplifie, résonne comme sous la voûte d'une cathédrale. Les rayons pâles frissonnent autour de sa tête. L'astre unique, mangeur de glaces et de neiges, l'astre qui ouvre les yeux endormis au creux des branches, vient jeter sur Balder un trouble si fort que la carapace en est crevée comme la terre encore gelée sous la poussée des perce-neige. Dans sa mémoire, tous les hivers accumulés, couche après couche, fondent. Mêmes les dernières plaques de cette neige sanglante de février 45. Au milieu de la nuit le vent se lève ; il est chaud et dresse les vagues : le ressac entre dans leur cœur qui bat fort, dans leur corps qui vole en écume.

Au matin, ils se réveillent enlacés comme deux jumeaux dans le ventre chaud d'une mère. Pour ne pas être séparés par le jour, ils resserrent leurs bras l'un sur l'autre. Le temps passe. Ils durent: immobile équilibre de bonheur. Quelqu'un frappe à la porte, c'est Silke qui les invite à manger. Ils n'ont pas faim. Leurs lèvres parcourent leur corps-prairie et broutent les fleurs. Le lait perle sur les tiges.

C'est avec peine qu'ils délaissent les alvéoles encore chaudes de l'empreinte de leurs amours. Que le monde est sinistre au sortir du moule qui vient de les façonner ! Que la naissance doit être triste pour une chrysalide même si elle devient papillon, même si elle s'envole parée des plus belles couleurs de l'aurore ! Dehors la neige est presque fondue. Des languettes de glace flottent sur l'étang que le soleil a défloré. Les bras ruisselants des arbres se mirent à la surface de l'eau. Sous chaque goutte qui tombe la terre frémit.

- On dirait que c'est le printemps, dit Balder.

Claire pleure à ses côtés :

- Je ne sais plus ... , je ne comprends plus ... , je suis heureuse ! J'ai l'impression de ne plus être moi ! Je suis tellement soudée à toi que j'en prends peur.

De retour dans sa chambre de Lübeck Balder ne trouve pas le sommeil : «Plutôt que de le crier aux murs, je te l'écris. Tu m'as donné la mer, elle m'habite, elle ne me quitte plus. Vagues, mes pensées s'ouvrent pour t'englober! Nuit de tempête en moi ! Je suis dans le vent, dans la grêle, dans toutes les forces cabrées, puis brisées, je suis dans tes yeux brûlants de sel. Parfois, l'île cède, comme un corps qui se casse à la taille et sombre, sombre jusqu'à la submersion. Dehors, la neige brûle bleue comme de l'alcool. Les arbres tendent leurs moignons blancs, les glaces ont momifié toutes les silhouettes de la ville. Quand résonne le carillon, c'est toi que j'entends, c'est toi, qui marque l'heure de l'île, l'heure des marées et tous mes désirs refluent encore vers toi, flux d'écume où folâtre un roi qui attrape des bulles »

C'est la fin du mois de février. D'heure en heure le paysage change. Claire et Balder sont partis à la recherche d'une tombe Wiking. Vient-il de la terre, vient-il de la mer, un épais brouillard comble les cratères, désoriente les deux promeneurs. Il est trois heures et la nuit tombe. Plus de ressac pour les guider. La brume cotonneuse a étouffé le bruit des vagues. L'île vogue soudée au ciel, à la vitesse capricieuse des nuages. Chaque trou devient un immense chaudron d'où s'élève la vapeur d'une cuisson.

- Les ogres ont faim , dit Balder, ils dévorent l'hiver, j'entends le bouillonnement.

- N'allons pas plus loin, il y a des sables mouvants là-bas !

Ils suivent les voies lactées qui serpentent entre des plaques noires, des écailles carbonisées.

- Regarde les pierres là-haut ! s'écrie Claire en grimpant sur le monticule.

Essoufflés, ils s'accrochent aux rochers comme à des bouées de sauvetage en haute mer, s'y assoient en tournant le dos au vent. La brume se met à courir, à bondir par-dessus les chaudrons cuivrés. Les rafales sont si puissantes que Claire et Balder se nichent entre deux rochers : juste ce qu'il faut pour leur deux corps. Couchés, le dos au sol, côte à côte, ils fixent les traînées de brumes qui flottent comme de la gaze.

- Un voile de mariée, murmure Claire.

L'esprit soudain apaisé, elle imagine deux lutins tenant la longue traîne, quelque part au bout de l'île. Les herbes tremblent comme des tuyaux d'orgues, les trompettes claironnent, accompagnées de vibrations graves de la mer. Claire

saisit la main de Balder, la serre fort, l'embrasse.

- Regarde ! Notre présence a chassé les mauvais esprits.

Au-dessus d'eux le ciel dévoile ses tendres rougeurs..

Lorsqu'ils quittent leur couche de pierre, ils se découvrent sur un tertre surplombant la mer.

- Mais c'est la tombe Wiking ! s'exclame Claire. Balder demeure pensif.

Arrivée dans sa chambre Claire est traversée de frissons.

- J'ai dû prendre froid, hier et avant-hier, nous avons ramassé tous les bouts de bois que les tempêtes ont rejetés sur la plage, pour construire le bûcher du Bikebrennen ... C'est fou ce qu'on peut y trouver, des troncs entiers, des cageots, même un obus que les soldats sont venus désamorcer ...

- La guerre n'est donc jamais finie, dit Balder.

- Regarde, ce que j'ai ramené ! Elle lui montre une racine érodée. Je l'appelle « oiseau des songes » ... Il y a aussi cette petite bonbonne que j'ai remplie de vin. Sers nous à boire, je me sens un peu lasse ...

Dehors la nuit se met en marche. De partout surgissent des flambeaux. Leurs flammes semblent se promener, détachées des porteurs invisibles. Les crêtes des dunes s'en garnissent. L'île flotte, couronnée comme un cratère où les langues de feu parlent toutes le même langage: embraser, s'embraser. Et toutes convergent vers le même foyer. Pas de fanfare, pas de costumes, pas d'association: chacun arrive comme s'il obéissait à un appel intérieur, individuellement, en silence. Flux de vie. Rien n'est organisé si ce n'est ce bûcher que les jeunes de l'île ont édifié fiévreusement. Le brasier se tord dans la nuit. A son approche les torches perdent de leur éclat. Il est enraciné dans la toison ardente d'une dune. Par instants, le feu se rue sur la foule qui hurle en chœur, vacille, rejetée par la vague rouge.

- On brûle l'hiver, dit Freifrau von Windstein, c'est le Bikebrennen. - Vous brûlez l'hiver et ce n'est pas encore le printemps, dit Balder. - Les pêcheurs de baleines qui partaient jadis pour le grand Nord conjuraient ainsi le péril des glaces. Ils prenaient une avance sur la nouvelle saison. Il leur fallait des semaines avant d'atteindre les eaux polaires ...

Dans un grand vacarme de cris et de crépitements, le bûcher vient de s'effondrer. Balder et Freifrau von Windstein gravissent une dune. Les îles avoisinantes s'illuminent d'un même brasier.

- Elle est glacée ! Claire sort de l'eau en courant.

Balder, debout devant l'abri d'osier, réalise qu'il est nu, ça le paralyse. Silke et Wipke arrivent aussi, jettent leurs vêtements.

- Non, je ne me sens pas encore prêt à plonger dans l'eau, lance Balder en fixant leurs yeux.

Il n'ose regarder leur nudité; elle l'émeut au point de le gêner.

- Vous allez avoir froid ! dit Freifrau von Windstein qui vient d'exécuter quelques mouvements de gymnastique. Venez, courons !

Avant de se joindre au groupe, Balder enfle un tricot: il éprouve le besoin d'avoir quelque chose sur la peau. A le voir courir, couvert jusqu'au nombril, le bas-ventre à l'air, Claire éclate de rire.

« *Courir nu avec quatre femmes, croiser d'autres personnes, nues elles aussi, je rêve* », pense Balder en foulant le sable blanc. « *Tout est vierge ici ou tout semble le redevenir* ». Balder jette son pull et entre dans la mer. La première vague lui coupe la respiration, l'étourdit de froid. Face à lui, l'île devient une broderie entre les doigts d'écume qui la tourmentent, la façonnent. La terre semble naître ici, entre les caresses et les morsures, les élans de rage et de tendresse secrétés par la mer, grain après grain, durant des millénaires. Son corps aussi, il le sent naître de l'étreinte liquide.

- Je n'en peux plus ! s'écrie Claire en se laissant tomber sur la plage. Elle se frotte les cuisses, le ventre, la poitrine. Je ne tiens plus en place, tout me démange !

Silke et Wipke s'éloignent en longeant la lisière blanche et sinueuse de l'eau. Claire et Freifrau von Windstein donnent le bras à Balder que la mer a libéré de ses craintes : il ressent maintenant une sorte de bonheur à être nu et accepté. Une hanche le frôle ; tantôt une jambe, tantôt un sein l'effleurent. Balder subit leur douce agression. « *Je deviens obscène* » se dit-il. Mais il songe aussitôt au temps béni où la caverne, la forêt, les prés de Pfastatt accueillaient sa nudité. Tous trois marchent au même pas, le même rythme secoue leurs corps. « *Suis-je le seul à ne pouvoir oublier ma honte d'adulte* ».

Silke et Wipke reviennent avec des garçons et des filles qui poursuivent un ballon. Les seins semblent se détacher des torsos. Balder attrape Claire dans la mêlée ; il l'entraîne vers les dunes ; il veut rejoindre l'autre plage car l'île possède deux mers : la folle, la démontée, celle qu'ils viennent de quitter, celle qui fait rage au couchant, et l'autre, la Watenmeer, une mer d'inconscience, la mer d'un autre bonheur. Là, parmi des moutons épais comme des nuages, il

s'allonge avec Claire.

Le vent glisse. Il peigne le crâne bombé de l'île, il fait tourbillonner les épis d'herbes vibrantes. Balder s'endort sous le vent comme sous un verre. Il s'égaré en songes avec les cris des oiseaux qui déchirent les airs. Des mouettes géantes, des hirondelles de mer, et au loin, émergeant de l'horizon, un immense triangle, un frisson blanc. Rien n'entrave sa progression. En s'approchant de l'île, il s'ouvre, il s'enfle comme s'il arrivait à bon port. Le cou raide, les canards sauvages se dirigent vers le Nord, ils viennent du Midi, infatigables, déterminés, ils se jettent sur les terres marécageuses de l'île pour s'accoupler. La Watenmeer endormie se réveille dans le grand tumulte des oiseaux migrateurs qui plongent, affamés, dans les eaux lisses, les froissent, les rasent, les effleurent, les pénètrent, leur arrachent des algues, leur ravissent la nourriture vive qui frétille dans les becs.

Au bord des chenaux qui serpentent entre les touffes d'herbes, tout près des eaux saumâtres où les poissons naissent par myriades, ils ensemencent de leurs oeufs tachetés l'île chaude comme un grand nid. Les femelles couvent en silence, les mâles tremblent de toutes leurs ailes sur les corps apeurés de leurs jeunes compagnes. La vie a délaissé le Sud, le soleil aussi, pour convoler aux noces nordiques.

Balder se réveille semblable à ce flux de sève qui se répand à travers l'île, d'une mer à l'autre. Des fleurs partout autour de lui. Des nuages de pollen jaune. Des oiseaux qui s'élèvent en vrille, retombent en feu d'artifice.

La nuit pétille de cris. L'herbe écrasée sous leurs corps retient Claire et Balder, comme le nid rempli d'œufs, la jeune femelle.

Dimanche soir. C'est l'heure de la séparation hebdomadaire. Dans le hall de la gare, Claire arrête Balder.

- Allons à Helgoland !

- Quand ?

- Demain !

Claire montre deux cabines téléphoniques.

- Amusons-nous. Tu vas m'excuser auprès de mon directeur, moi, auprès du tien. Chacun invente la maladie de l'autre. C'est merveilleux d'être à l'heure et de manquer son train !

Le voyage commence dans un brouillard épais. La corne de brume retentit sans cesse, toute trace terrestre a disparu, plus de repère, plus de ciel. C'est à

peine si l'on entend l'eau. De temps en temps quelques frôlements de mouettes. Un instant de panique. Le bateau se met subitement à tanguer ; il fait machine arrière. Ce n'est pas l'île qui émerge de la mer mais un long bâtiment de guerre, un sous-marin.

- La guerre n'est donc jamais finie !

- Tu le sais bien, dit Claire, Helgoland est grande comme une tête d'épingle et pourtant en 47, je crois, les anglais l'ont bourrée de 6700 tonnes de [dynamite](#) pour la rayer de la carte ...

Helgoland. Un caillot de sang béant sortant d'une [manche](#) d'écume. Dans la faille rouge, les oiseaux de mer tourbillonnent et se battent. Penché par-dessus la falaise, Balder scrute les profondeurs où se déchirent les cris des goélands. Les flots salés se disputent les entrailles de l'île fendue.

Helgoland, l'imprenable. Ni la folie humaine, ni les rages marines n'ont eu raison d'elle : impuissante, abandonnée, éclatée, mais indestructible.

C'est de là que monte l'appel des derniers dieux de l'hyperborée, qui entraînent Balder au milieu de leur cour de rescapés immortels.

Helgoland, terre sacrée, dernier pilier d'un monde englouti, émergeant des eaux.

Balder se sent nerveux. Trois fois il fait le tour de l'île et toujours revient vers la faille. Il voudrait repartir. Les coups d'œil répétés jusqu'au cœur de la cassure rouvrent toutes ses plaies. Partir, mais il n'y a pas de bateau jusqu'à demain. Il est prisonnier de Helgoland.

Balder n'ose plus marcher : chaque pas réveille sa souffrance. Il s'avance sur sa plaie, sur la croûte qui recouvre à peine sa cicatrice, sur son moignon, sur ses nerfs.

Helgoland, avec lui, ligotée aux rainures des vagues. Bouche béante, torturée, ignorante de ce qui arrive.

Son cri s'étouffe dans la gaze qui se comprime sur ses lèvres. Tout autour dansent les ogres, blanchis sous leurs harnais. Couteaux, [scies](#), ciseaux s'aiguisent, s'entrechoquent. Entre les rainures blanches chavire le sang. Balder respire l'épaisse lumière jaune, presque grise, sale. Il ferme la bouche, retient son souffle. Rien à faire. L'embrun iodé a un goût de javel, d'éther. Balder étouffe. On le chloroforme. Il s'évanouit dans la faille, entre les quatre murs d'un hôpital où stagne l'odeur des plaies gangrenées, rongées d'eau salée. C'est

le Hasenrain. Dans la lumière délavée de la grande salle il crie. La douleur gronde en lui comme une tempête. Chien à la patte broyée dans le piège à loup, il aboie : « à boi ... à boi ... à boi ... re » Balder se réveille, noyé dans l'air fade. Il n'a pour repaire que deux enfilades de lits. Son petit corps momifié se tortille, chrysalide dans le cocon. La mort est là. Il la sent. Elle l'a embrassé sur les lèvres durcies, craquelées comme la terre qui, pelletée après pelletée, bâillonne le cadavre de siècles de silence.

Mais Balder vibre encore : il ne doit pas mourir entièrement. Il faut qu'il se prépare à éclore pour vivre, papillon sans aile. N'être plus que son propre reflet, l'ombre du grand chêne, l'éclipse du soleil, la nuit des cafards. Se chercher, se désirer sans jamais plus se voir ni se rencontrer intégralement.

Balder veut saisir le verre, mais il n'a plus de doigts. Des [bandages](#) le paralysent. Il se hisse jusqu'à la table de nuit et lape l'eau. Le verre se brise au sol. Balder n'a plus de prise sur les objets de ce monde. Il se rendort.

- Nom d'un chien ! s'écrie l'un des deux médecins qui a marché sur un tesson en s'approchant du chevet. Qu'il survive, je le savais mais ce qui me préoccupe, c'est son cerveau ... Il était pratiquement exsangue quand il nous est arrivé.

- Ce cas me surprend ... L'enfant vient de Pfastatt, avec les difficultés qu'il y a à se déplacer actuellement, il aurait dû mourir en cours de route.

- On lui avait mis un garrot.

- Mais vous n'avez donc pas vu sa jambe ? Les plaies ruisselaient.

- Je crains les séquelles d'une mauvaise irrigation du cerveau.

- Non, du sang, il y en avait. C'est justement ce qui me dépasse. J'ava is l'impression qu'il se régénèrait quelque part en lui...

- Si c'est ainsi, dit l'assistant en souriant, retenez bien son nom. C'est un futur donneur de sang !

Balder vomit les grains de blé qu'il a mangés dans la cave, il était trop affamé pour prendre le temps de les mâcher.

- Est-ce qu'il a aussi un jabot de pigeon à la place de l'estomac ?

Balder lève la tête et le regarde.

- Voilà ce qui arrive quand on joue avec des grenades, sans doute !

Balder vomit encore. Les deux médecins poursuivent leur tournée. Une femme tombe à genoux devant eux.

- Est-ce qu'il vit ?... Faites qu'il vive !

C'est la mère de Balder. Devant les deux yeux clairs, tachetés de sable, grands ouverts, humides, immobiles de stupeur, elle murmure :

- Gui ... ! Gui ... !

- Emporte-moi ... ! répond l'enfant qui perd à nouveau conscience.

Subitement investie de forces extraordinaires, la mère enroule son enfant dans une couverture, le prend dans ses bras, l'enlève. Dehors, elle court vers une ambulance en stationnement.

- Emmenez-moi tout de suite à l'hôpital de Pfastatt !

Déjà, elle est installée à coté de l'ambulancier.

- Démarrez ! c'est mon fils, j'ai des louis d'or, du jambon, du schnaps...
- Je vous comprends ... , j'ai ordre d'aller charger un malade à Sausheim, je ferai un crochet.

Un ruban blanc, amidonné, cerce le visage de sœur Pacifique comme un médaillon d'où se dégagent sourcils, joues et menton. Au niveau des oreilles flottent deux ailes immaculées. Ainsi garrottée, la face prend une teinte lie de vin. Sœur Pacifique ne se présente jamais seule : à quatre heures elle dépose les thermomètres sur les tables de nuit. Arrivée au lit de Balder, elle soulève couverture et chemise de nuit, et l'enfant sent pénétrer le glaçon qui prend la température de son corps. Le matin, elle entre dans la salle avec le chariot à [pansements](#). Les bouteilles s'entrechoquent. Leur cliquetis macabre effraie Balder qui se cache sous les draps.

- Montre ton petit bébé, dit-elle le premier jour en déroulant les bandes blanches. Des coussinets de gaze enveloppent la plaie. Par surprise, elle arrache tout ... Plus ça va vite, moins tu souffres !

- Elle est là-dedans ! Je veux voir ! hurle Balder.

- Non, c'est l'impression que te laissent tes nerfs, pendant longtemps tu continueras à sentir tes doigts.

- [Je veux la voir](#) ! répète Balder on se mordant les lèvres de souffrance.

Sœur Pacifique défait alors les pansements pleins de sang, de pus et de [croûtes](#). Balder comprend et ne souffle plus mot de la journée. Il se terre dans son lit, dilaté de douleur. Il n'accepte plus rien de personne : seule sa mère parvient à lui faire avaler quelques cuillerées de soupe qu'elle ramène de la maison.

Un jour, une bande de copains fait irruption dans la salle. René lui tend une bouteille de schnaps, Jacqueline des gâteaux, André du vin et Joseph un chapelet de cervelas. A leur vue, Balder sort de sa léthargie.

- Notre caverne a été bombardée par de vrais obus, dit René, maintenant on s'amuse du côté de la forêt ...

Silencieux, impuissant, Balder les écoute. Il imagine la caverne : le talus déchiqueté, la salle effondrée, les acacias arrachés. Il boit une gorgée d'alcool, mais elle ressort par les narines. Ses voisins de lit finissent la bouteille. Le cul de jatte en est si ivre qu'il veut marcher et tombe du lit en riant.

- Tu me vois faire l'amour avec une petite carriole au cul ?

Les autres le supplient de se calmer par respect pour le petit.

Tandis que les camarades de Balder s'en vont, deux garde-malades arrivent pour remettre l'homme dans son lit. L'une l'attrape sous les épaules, l'autre sous les reins et elles ramènent ce morceau de corps sur le lit: une grosse tête, un gros ventre, un gros sexe rasé, enduit de rouge comme quelque chose de dangereux, d'étranger à la masse de viande.

Certains matins ensoleillés, on met le lit de Balder sur des roulettes, et on le conduit sur la terrasse vitrée face au parc. Là, sœur Pacifique dénude les plaies de ses jambes.

- Il faut faire confiance au soleil, il fait des miracles

Balder contemple les nombreux cratères en éruption qui déversent leur lave putride. On a beau éponger, l'écoulement toujours renaît.

- Pourquoi maman ne vient-elle plus ?

- Elle a peut-être trop de travail ..

- Elle m'a promis de venir tous les jours, et de m'apporter à manger ...

- Il se peut aussi qu'elle soit fatiguée, grippée.

- Et mon papa ?

- Au village, tout le monde guette le retour des hommes, c'est une question de jours.

Un matin, sur la terrasse Balder se laisse glisser au sol. De sa main valide, il se tient au montant du lit. Ses jambes supportent son corps. Il fait les premiers pas. Par moments ses pieds s'enfoncent dans du coton. Il s'affole, s'agrippe mais le plancher revient, redevient dur. Il poursuit l'exercice.

- Je veux mes habits et mes souliers, dit-il à sœur Pacifique étonnée.

Tous les bourgeons des marronniers ont été trempés dans une bassine de sucre caramélisé : « *des sucettes !* » se dit Balder qui s'aventure dans le jardin.

Un long mur d'ifs sombres et taillés double la clôture du parc : « *c'est par là que je vais passer* » . Une large déchirure d'obus lui donne accès à la route. Des gens qui le croisent, le dévisagent. De peur qu'on se jette sur lui pour le ramener à l'hôpital, il se met à courir. A chaque pas des douleurs l'assaillent. Dans le gros pansement, il sent ses doigts absents se tordre. La pharmacie est toujours là, intacte. Sa maison est là aussi, éventrée. Il y pénètre. Les portes n'ont plus de panneaux, il les traverse sans les ouvrir. A la place des vitres, dans le courant d'air, tremble du papier cellophane armé de fil de fer. Dans la cuisine, sur un matelas, quelqu'un somnole.

- Maman !

La mère se redresse vivement. Balder se laisse tomber à ses côtés.

- Je ne pouvais plus vivre sans te voir, je me suis échappé.

La mère sourit, dévisage longuement son enfant, caresse sa tête.

- Tu n'as donc pas changé, dit-elle.

Des larmes ruissellent sur ses joues .

Le visage de la femme n'est plus le même la chair a fondu, la peau s'est fripée, deux plis profonds partent des narines et rejoignent les commissures des lèvres. De lourdes paupières tombent sur les yeux. Une casserole fumante à la main Germaine entre dans la cuisine.

- Tiens !

La surprise la cloue sur place : Balder dort à côté de sa mère.

- Il s'est échappé, dit Emma.

Germaine pose la soupe sur une chaise.

- Je vais appeler René, depuis qu'il me le réclame ...

- Pas aujourd'hui, dit Emma, il faut qu'il retourne à l'hôpital ...

Balder sombre dans la plaie de l'île béante. Lui qu'on a fait sauter, qu'on a attaché à une table de torture, qu'on a étouffé, qu'on a élagué, se survit, saison qui meurt et toujours renaît.

L'été approche avec une nouvelle vigueur. Tout ce qui est coupé ne repousse-t-il pas ? De chaque oeil de bras scié surgit une tige, un doigt, du gui. Rien ne peut freiner cette nouvelle croissance, puissante, végétale, son épanouissement altier, l'extension de sa nouvelle ramure foisonnante de feuilles.

Lorsque Balder émerge de ses songes, il est autre. Helgoland, nourrie de

tempêtes, île des dieux, égarée aux confins du monde, dynamitée, éclatée ...
Helgoland, larme de sang mue en chair de grès rose, larme d'une blessure divine figée dans le plasma du monde ...

Helgoland, île irrésistible, révèle à Balder son âme nouvelle. Des doigts ligneux poussent, invisibles. Ils portent vers le soleil ses cinq sens verts.